Parler des mots. Le fait autonymique en discours, Textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury, Sandrine Reboul-Toure

Françoise Rigat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/36882>

DOI : 10.4000/studifrancesi.36882

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 214-216

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Françoise Rigat, « *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury, Sandrine Reboul-Toure », *Studi Francesi* [En ligne], 145 (XLIX | I) | 2005, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/36882> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.36882>

Ce document a été généré automatiquement le 18 avril 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Parler des mots. Le fait autonymique en discours, Textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury, Sandrine Reboul-Toure

Françoise Rigat

RÉFÉRENCE

Parler des mots. Le fait autonymique en discours, Textes réunis par JACQUELINE AUTHIER-REVUZ, MARIANNE DOURY, SANDRINE REBOUL-TOURE, SYLED, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, pp. 380.

- 1 L'autonymie est la propriété qu'ont les langues naturelles de «se prendre, réflexivement – pour objet», c'est-à-dire de *parler des mots*. Elle constitue une entrée opératoire dans la description des discours depuis les ouvrages fondateurs dans ce champ de J. Rey-Debove (1978, *Le métalangage*) et de J. Authier-Revuz (1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*) qui avaient fourni une vue d'ensemble des divers phénomènes autonymiques en français: le premier dans une approche sémiotique large, le second dans une perspective énonciative, étudiant en particulier les *connotations autonymiques*. Mesurant le cheminement parcouru depuis, ce volume issu d'un colloque organisé à Paris en octobre 2000 se propose plus spécialement de voir «comment l'autonymie vient aux discours» (p. 7), d'analyser son insertion morphosyntaxique dans l'énoncé, ses valeurs sémantico-référentielles.
- 2 La première partie pose quelques jalons dans l'histoire de la réflexion sur le langage médiéval. Dans son vaste article (*La suppositio materialis et la question de l'autonymie au Moyen-Age*, pp. 21-55), I. ROSIER-CATCH propose un parcours des domaines où les penseurs ont rencontré les phénomènes linguistiques qui peuvent être aujourd'hui considérés comme relevant de l'autonymie. En réfléchissant sur le phénomène de l'ambiguïté de la

lecture des textes – en raison des difficultés de la langue latine qui, entre autres, ne signale pas les usages autonymiques – certains grammairiens se sont trouvés dans la nécessité d’inventer une manière de signaler les usages autonymiques (en forgeant l’article français «li» par exemple) ou d’examiner les faits de langue impliqués dans le repérage et l’interprétation des autonymes (le fonctionnement particulier de la coréférence, le statut nominal etc.).

- 3 La deuxième partie replace l’autonymie dans les discussions linguistiques contemporaines et reprend les bases du fait autonymique dans la langue.
- 4 J. TAMBA (*Autonymie, dénomination et fonction métalinguistique: quelques remarques*, pp. 59-66) réfléchit en particulier sur le statut nominal de l’autonyme. Elle propose de reconnaître un quatrième mode de référenciation dans les langues: celui d’une *désignation autonome* qui passe par l’intégration, dans un groupe nominal, de la forme iconique d’un élément décatégorisé. Quant à J. AUTHIER-REVUZ (*Le fait autonymique: langage, langue, discours – Quelques repères*, pp. 67-96), elle rappelle quelques définitions et propriétés qui structurent le champ autonymique. Pour elle, il importe de ne pas confondre l’autonymie, i.e. la forme sémiotique ««Surnage» fait une rime riche avec «carnage»») et la *modalité autonymique*, i.e. la connotation (des expressions du type: «si j’ose écrire», «comme on dit»). C’est sur la base de ces propriétés fondamentales de l’autonymie au plan de la langue, sur ces formes abstraites, générales que l’on peut rendre compte de la grande richesse des effets de sens qu’on rencontre en discours.
- 5 Le troisième volet analyse les usages autonymiques dans les genres de discours tels que les ouvrages de grammaire, de linguistique ou en classe de langue, c’est-à-dire les lieux les plus propices à l’analyse de l’autonymie.
- 6 Dans son article (*Les exemples dans le discours grammairien de l’âge classique: un cas de fonctionnement discursif de l’autonymie*, pp. 99-110), J.-M. FOURNIER décrit les relations complexes entre deux plans énonciatifs fort hétérogènes: le discours du grammairien et le discours de l’exemple. Les procédures déictiques et de liage (les anaphores infidèles, les reprises) opèrent un nivellement des plans énonciatifs – caractéristique des grammaires classiques –, ce qui ne va pas sans poser des problèmes de cohérence discursive. F. CUSIN-BERCHE et M.-F. MORTUREUX (*Autonymie et néologie*, pp. 113-122) analysent les cas où la spécificité du fonctionnement autonome tient à son objet, comme pour le néologisme. Elles observent la capacité qu’a la langue de se mettre en scène dans certains discours, de créer des *candidats-lexèmes*, des signes lexicaux qui resteront inemployés malgré leur conformité au système de la langue: par exemple les néologismes dans les *fictionnaires*, ou tous ceux qui ne sont pas adoptés par la communauté linguistique. C. GOMILA (*L’autonymie en classe de lecture*, pp. 123-136) envisage les manifestations de l’autonymie dans le discours des enseignants de classes de deuxième cycle, dont la fonction majeure est de permettre l’exploration du code graphique. En insistant tantôt sur le signifié, tantôt sur le signifiant, les enseignants enchaînent des modalités énonciatives qui brouillent la distinction entre discours sur les choses et discours sur la langue, à savoir entre mention et usage: explicitation du sens dans le texte, ouverture sur le sens en langue, renvoi à l’univers référentiel... A.-C. BERTHOUD (*Autonymie et construction interactive des objets de connaissance*, pp. 137-150) analyse les autonymes apparaissant dans des séquences de négociation argumentative entre apprenants étrangers lors d’une activité rédactionnelle. Elle montre que les apprenants sont susceptibles d’interroger les unités linguistiques à la fois par rapport au système de la langue et à leur adéquation référentielle et discursive.

- 7 Le quatrième volet interroge une autre manifestation prévisible de l'autonymie: sa présence dans le discours rapporté, lorsqu'elle se réalise dans la forme du discours direct (désormais DD).
- 8 M.-T. CHARLENT (*L'autonymie dans le discours direct*, pp. 153-161) s'attache à rejeter les arguments généralement invoqués contre la structure autonymique du DD: dans l'exemple «Jean a dit: «tout est prêt»», la séquence «tout est prêt» est autonyme. Une thèse certes non nouvelle (cf. Rey-Debove), mais encore fort débattue. Pour elle, il s'agit de la propriété fondamentale du DD, propriété qui permet de le reconnaître et de le définir à l'intérieur des faits du discours rapporté. M.-A. MOCHET aborde la diversité des configurations d'hétérogénéité rencontrées dans les discours rapportés oraux (*Mention et/ou usage: discours direct et discours direct libre en situation de type conversationnel*, pp. 163-174). Pour elle, la distinction mention/usage demeure fondamentale, distinction dont ne rend pas compte de manière satisfaisante le terme d'autonymie qui met sur le même plan des phénomènes différents. L'auteure refuse ainsi le statut d'autonyme à des citations littérales, en particulier lorsque le locuteur s'abrite derrière des aphorismes, des proverbes qui lui permettent de soutenir son dit – d'exprimer une opinion. Après avoir proposé une définition détaillée du cadre du DD. P. VON MUNCHOW (*Le discours direct dans les journaux télévisés français et allemands*, pp. 175-183) analyse comment celui-ci implique la *monstration* de mots, l'une des valeurs fondamentales de l'autonymie consistant à *montrer des mots* (cf. Authier-Revuz) qui provoque des effets de sens fort divers dans les journaux télévisés (dont l'effet d'*authentification* et de *dramatisation*). Côté littérature, S. DELESALLE (*Quelques remarques sur le domaine de l'autonymie dans l'écriture romanesque*, pp. 185-190) met au jour le système de marques typographiques précis dans lequel les manuscrits de Colette inscrivent le DD. Il s'agit principalement du jeu des tirets qui signalent les paroles prononcées et des deux types de guillemets: les guillemets droits pour exprimer l'endophasie des personnages, *l'autonymie des pensées*, les guillemets anglais pour noter les éléments pris en autonymie ou qui connaissent une modalisation autonymique.
- 9 Le cinquième volet, au titre évocateur (*Dialogue et auto-dialogue: l'autonymie dans l'entre-deux du dire*), aborde le cadre privilégié de l'autonymie et de la modalisation autonymique: la forme dialogale.
- 10 R. ATTIE FIGUEIRA (*La propriété réflexive du langage: quelques manifestations du fait autonymique dans l'acquisition du langage*, pp. 193-204) envisage l'émergence du métalangage naturel, c'est-à-dire d'un discours familier quotidien sur le langage, dans les énoncés d'un enfant qui commence à parler du langage. C'est un mouvement de réflexivité qui a lieu tantôt à propos de ce que l'enfant vient lui-même de dire (les rectifications avec «c'est-à-dire»), tantôt à propos de ce que l'enfant vient d'entendre dire par son interlocuteur (les gros mots). Elle montre que l'enfant est capable d'autonymie plus tôt que la littérature scientifique ne l'admet. F. SITRI (*L'autonymie dans la construction des objets de discours*, pp. 205-215) se penche sur les formes et les effets de la modalisation autonymique dans la nomination des *objets du discours*. En particulier, elle analyse le jugement d'adéquation portant sur les mots de l'autre dans l'opération de nomination (sur l'élément thématisé), ou encore sur les mots du locuteur lui-même, quand ce dernier repousse différents termes comme non adéquats avant de produire celui qu'il estime adéquat. J.-M. GRANIER (*Faire référence à la parole de l'autre: quelques questions sur l'enchaînement «sur le mot» chez Marivaux*, pp. 217-231) étudie le dialogue marivaudien qui se caractérise par la reprise en écho, où se trouve répété, par l'un des

interlocuteurs, un élément dit initialement par l'autre. D'un point de vue linguistique, il s'interroge sur la nature de l'élément repris, sur son statut sémiotique et sur les enchaînements métadiscursifs qu'il autorise. D'un point de vue littéraire, il tente d'éclairer les usages que les personnages font de cette structure. M. PERRET (*Autonymes et boucles réflexives, premières attestations en français*, pp. 233-244) montre qu'on peut rencontrer la modalisation autonymique («les boucles réflexives») même dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles: des usages en mention dans les titres des oeuvres, les commentaires «étymologiques» sur les noms propres mais c'est surtout dans le monologue intérieur que le commentaire métaénonciatif est intéressant. Leur fonctionnement n'est pas tout à fait similaire à celui du français moderne dans la mesure où les boucles réflexives ne sont pas de caractère métalinguistique («comme son nom l'indique», «à proprement parler») mais des jugements de véridicité («non par foi», «ai-je menti»). Cette partie se conclut sur une étude de C. IN-BONG consacrée aux *Marqueurs de la modalisation autonymique en coréen* (pp. 245 -253).

- 11 Consacrée à l'émergence du fait autonymique dans l'interdiscours, le *déjà-dit*, la sixième partie s'ouvre sur la contribution de A. STEUCKARDT (*Révolutionnaire autonymie*, pp. 257-269) qui s'intéresse à la puissance subversive de l'autonymie dans le discours patriotique de la Révolution française. Elle y analyse les *mots creux* particulièrement fréquents dans le discours révolutionnaire (par exemple «le perturbateur de l'ordre et de la paix», un abus de mots dénoncé par Marat) ainsi que le grief d'inadéquation des mélioratifs des mots de l'adversaire dont se servent les révolutionnaires pour réfuter le «langage perfide» de leurs adversaires. L'article de A. RABATEL (*Un paradoxe énonciatif: la connotation autonymique représentée dans les «phrases sans parole» stéréotypées du récit*, pp. 271-280) détermine à quelles conditions des énoncés narratifs ne comportant pas les marques explicites traditionnelles de la mention relèvent de la connotation autonymique. L. PERRIN (*Citation, lexicalisation et interprétation des expressions idiomatiques*, pp. 281-291) s'intéresse à certaines figures de rhétorique qui, à force d'être répétées et reprises d'un discours à l'autre, finissent par engendrer de nouvelles dénominations. La citation joue ainsi un rôle de transition et favorise l'émergence d'une forme (appelée *citative* ou *délocutive*) qui fait allusion au fait de parole dont elle dérive. Par le biais des expressions idiomatiques, la citation est au cœur de l'interprétation des énoncés, et prolonge ses ramifications jusque dans le lexique et la signification des phrases. Enfin, G. PETIOT (*Langue de bois et fait autonymique*, pp. 293-303) cherche les citations qui permettent de préciser les modalités de décryptage des faits autonymiques: il s'agit de reprises du déjà dit de nos propres mots, qui fonctionnent sur le mode d'un «comme nous disons», d'une modalisation autonymique implicite. A cette lumière, elle examine le fonctionnement lexical d'unités répertoriées et le rôle qu'elles sont susceptibles de jouer dans la «langue de bois» politique.
- 12 Dans la dernière partie, intitulée *Inconscient et autonymie*, l'autonymie prend un visage singulier avec deux analyses sur le discours et l'altérité.
- 13 I. FENOGLIO (*L'autonymie dans les rectifications de lapsus*, pp. 307-316) analyse les réactions des locuteurs qui rectifient leurs lapsus par une correction énoncée et marquée comme telle. Il s'agit des *connecteurs de rectification* tels que «pardon», «enfin» qui ont, syntaxiquement, une place de conjonction de coordination marquant disjonction entre le lapsus et ce qui vient pour le rectifier. Rectifier un lapsus, de quelque façon que ce soit, c'est introduire une distance méta. Même si l'auto-représentation n'est pas toujours explicite (comme ici: «l'absolue non méprise, c'est mignon ça, non méprise,

l'absolue non maîtrise»), il y a toujours une *auto-représentation du dire en train de se faire* (Authier-Revuz). M. ARRIVE (*Freud et l'autonymie*, pp. 317-333) s'interroge sur les éventuelles conséquences de la mise en cause freudienne et lacanienne du métalangage à l'égard du langage. Ramenant la question de l'autonymie à l'analyse saussurienne du signe, il montre qu'il ne peut y avoir d'autonymie que pour le signe linguistique.

- 14 En guise de conclusion, une brève mais dense contribution de J. REY-DEBOVE (*Réflexions en forme de postface*, pp. 335-341) remet les pendules à l'heure sur l'emploi des termes tels que «autoréférence», «évidentialité» etc.
- 15 Au total, ce recueil d'articles se présente comme une synthèse sur les fonctionnements discursifs auxquels le fait autonymique se prête. Il montre surtout à travers la diversité des problématiques évoquées les relations complexes qui lient l'autonymie et le métalangage, aussi bien sur le plan des implications théoriques que sur celui de ses réalisations en discours. Quant à l'étude des formes linguistiques par lesquelles elle se réalise en langue, toutes les communications sont disponibles sur le site Internet du Syled.